

brochure

Guichemerre

DISCOURS
PRONONCÉ
A LA DISTRIBUTION
des Prix

DU COLLÈGE DE PÉRIGUEUX,

Le 23 août 1857,

PAR M. GUICHEMERRE,

PRINCIPAL.

Seignes Elèves,

Vous êtes fiers d'appartenir à une époque fertile en merveilles, à un pays illustré par toutes les conquêtes des arts et de l'industrie ; à cette époque, à ce pays où le savant travaille à l'amélioration intellectuelle de tous, où la terre apprend à devenir plus féconde au profit du cultivateur, où l'or du riche se divise en mille canaux et retourne à sa source, aux classes laborieuses ; où les trésors de la fortune publique deviennent les trésors de l'économie active et prévoyante ; où toutes les puissances

PZ 2784

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

Z
84

de l'intelligence, de la richesse et de l'autorité sont au service du bien-être général. Et voyez, en effet :

Déjà l'instruction élémentaire, toujours morale, toujours religieuse, pénètre dans les hameaux, où l'on commence à comprendre qu'un bon laboureur peut savoir écrire ; dans presque toutes les villes, et je dirai bientôt dans la nôtre, l'enfance pauvre et errante trouve un asile contre le froid, la faim et l'ignorance, plus dangereuse encore. L'artisan ne vit plus au jour le jour ; *chaque jour amène son pain*, mais il sait que ce jour a un lendemain ; chaque heure de travail est pour lui un avenir, une assurance contre le vice et toutes ses misères.

Et voyez encore :

Autrefois, en France, autant de provinces, autant de lois ; autant de langues, autant de pays. Aujourd'hui il n'y a qu'un code, c'est le code français ; une seule langue, c'est la langue française ; un seul pays, c'est la France. C'était peu cependant d'avoir lié toutes les parties de ce vaste corps par une puissante unité, il fallait l'animer, lui donner la vie ; il fallait rapprocher, assimiler ces élémens divers, rendre concitoyens du même empire tous les enfans de la patrie commune. Alors, sous les efforts d'un million de bras, ont disparu des barrières long-temps infranchissables. Nos villes, devenues voisines, ont été étonnées de se regarder en face ; les monts, vieux enfans de la terre, ont été forcés d'abaisser leur hauteur ou de nous ouvrir un passage sous l'abri de leurs sommets ; nos fleuves les plus éloignés se sont pour ainsi dire donné la main et sont devenus frères, comme les habitans de leurs rives ; notre commerce, affranchi des tributs qu'il payait à l'industrie étrangère, s'est élancé sur ses ailes de fer et de feu jusqu'aux extrémités du globe. Il n'y a plus d'Océan, les mondes se touchent : Washington, Alexandrie, Constantino-

ple, Pondichéry, sont à nos portes. Oui, vous êtes fiers d'être Français du 19.^e siècle!

Jeunes élèves, le tableau que je viens d'offrir à vos yeux est le tableau du progrès. Si je m'arrêtais à ce tableau, ou si je me contentais d'ajouter quelques traits capables seulement de vous plaire ou de satisfaire votre orgueil, ce ne serait qu'une flatterie, et je n'oublierai pas que toutes les fois que je vous parle, je vous dois une leçon.

Et quelle leçon, lorsqu'au début je suis obligé de vous avouer avec franchise que le progrès n'a jamais été unanimement compris, qu'il a été affirmé ou nié avec la même assurance, prouvé ou réfuté avec une raison supérieure, débattu contradictoirement par les philosophes les plus habiles, et représenté sous diverses figures, sous divers symboles; tantôt avançant directement sur une même ligne, avec une accélération uniforme; tantôt se déroulant en spirale à travers les siècles; tantôt décrivant dans sa course périodique le cercle qu'il a décrit et qu'il décrira toujours! S'il est donc une question fixe et indécise, palpable et insaisissable, pleine de clartés qui éblouissent et d'obscurités qui confondent, c'est la question du progrès. La discussion n'est pas nouvelle; elle a commencé avec le progrès, elle est progrès elle-même. Elle était déjà vieille il y a trois mille ans, lorsqu'un philosophe à qui on niait le mouvement se mit à marcher. Eh bien, faut-il croire ou ne pas croire au progrès? Oui ou non. Consultez, j'y consens, les temps anciens, les temps modernes; interrogez Athènes, Rome, votre patrie. Non, dira l'aréopage. — Oui, répondra Socrate; qu'on m'apporte la ciguë; le progrès existe et l'âme est immortelle. — Non, dira Rome dégénérée. — Oui, répondra Galilée du fond de son cachot, le progrès existe et la terre tourne. — Oui, répondra la France de toutes les époques, la France de Charlemagne, de saint Louis, de François I.^{er}, de Louis XIV, la France de 89. — Oui, répondra la France d'au-

jourd'hui, je suis la France du progrès; j'ai confié mes destinées à celui qui doit au progrès et sa couronne et sa haute renommée parmi les peuples : il m'a rendu mon drapeau, le drapeau du progrès; il m'a parée de tous les chefs-d'œuvre des arts. Voyez mes arcs de triomphe, mes obélisques, mon Versailles, autrefois le séjour d'un grand roi, aujourd'hui le domicile de toutes les gloires; voyez ce trône que j'ai élevé de mes mains; tant de simplicité, tant de dignité; la modestie des vertus privées avec tous les soucis de la grandeur; des fils de roi qui, dans les écoles comme sur les champs de bataille, ne trouvent que des compagnons et des égaux; une royale mère, douce et bonne entre toutes les mères, et qui pleure avec elles en voyant le front de ses fils orné d'un laurier de collège.

Quelle leçon encore, lorsqu'il faut vous apprendre que le progrès, semblable à la fortune, a ses illusions, ses mécomptes, ses déceptions ! Il éblouit souvent ceux qu'il a enrichis, il les aveugle, il les rend injustes. Etrange oubli, ou plutôt étrange présomption ! Les travaux de nos pères disparaissent dans le lointain des âges ; nous n'avons des yeux que pour nos œuvres ; il nous semble que nous avons inventé ce que nous avons trouvé, il nous semble que nous inventons chaque jour ; nous avons la prétention d'avoir posé la première pierre de l'édifice dont les fondemens sont contemporains du monde, de cet édifice qui ne s'achèvera pas, qui s'écroulera pour être sans cesse recommencé. Nous oublions la succession des progrès, les découvertes d'autrefois, prouvées par les découvertes d'aujourd'hui ; nous oublions par combien de sueurs, de veilles et de sang ont été achetés ces bienfaits dont nous jouissons avec une superbe ingratitude. Faudra-t-il évoquer devant nous les seuls, les véritables héros, les bienfaiteurs de l'humanité, environnés de tout leur éclat ? Non. Nous ne contestons pas la gloire des grands hommes, mais la prééminence de leur époque ; nous ne renversons pas de son vieux pié-

destal la statue de Newton ou de Descartes, de Pascal ou de Bacon, mais nous prononçons la déchéance de leur siècle pour introniser le nôtre.

Pour vous, jeunes élèves, la première condition du progrès est de le comprendre, et vous commencerez à le comprendre quand vous vous direz à vous-mêmes : Le progrès ne m'appartient pas, je n'ai rien fait pour lui. C'est alors que vous serez dignes d'entrer dans la carrière du progrès ; alors vous pourrez fixer le point du départ pour mesurer ensuite le chemin que vous aurez parcouru. Mais ne vous dissimulez pas d'abord ce qu'il vous en coûtera pour vous mettre à ce point de départ qui ne sera pas le même demain, qui reculera sans cesse devant vous ; mais vous êtes jeunes, pleins d'ardeur, pleins d'émulation.... vous y voilà parvenus. Ici, jeune homme du progrès, écoutez encore une leçon, écoutez en peu de mots l'histoire du progrès ; si je vous rappelle le passé, ce n'est pas pour refroidir votre ardeur, mais pour la ranimer, pour rehausser à vos yeux la dignité de votre mission.

L'histoire du progrès est longue et douloureuse. Sans remonter aux premiers âges, il n'y a pas encore deux mille ans que le christianisme fit entendre sa voix ; le christianisme, grand progrès, source de tous les autres. A cette voix, l'homme, naguère la propriété de l'homme, retrouva ses droits et sa céleste origine ; il eut des croyances, une morale, des devoirs ; plus de maîtres, plus d'esclaves ; partout des frères et des égaux. L'égalité des hommes devant Dieu fut proclamée avant qu'on ne proclamât l'égalité des hommes devant les hommes. Mais que de guerres, que de sang répandu pour arriver à la tranquille possession de la divine vérité ! et après la victoire, long-temps après la victoire, d'autres martyrs encore !

Dans la succession des temps, le christianisme étendra sur tous les peuples son influence salutaire. Un apôtre chrétien dira

aux nations qu'il faut aimer l'humanité avant son pays, et à ces paroles commenceront à disparaître et les haines internationales, et les dénominations de barbares, et les guerres d'exterminations; la victoire elle-même ne sera plus qu'un instrument de civilisation et de progrès. Mais la confraternité universelle, la grande réconciliation se fera long-temps attendre, et on la verra bien tard sortir du sein de la poussière et des ruines, et s'élever sur les débris des peuples conquérans.

Si, détournant les yeux d'un si triste spectacle, je cherchais le progrès dans les sciences et dans la littérature, j'aurais encore à vous raconter de pénibles angoisses et des chagrins amers. Mais les génies bienfaiteurs du monde ont rempli le monde du récit de leurs malheurs. Je ne vous apprendrai pas que depuis Socrate jusqu'à Galilée, jusqu'à Descartes, la plupart des grands hommes ont expié par la mort, par la pauvreté ou par l'exil, le tort de leur supériorité, le tort impardonnable d'avoir résisté à l'ignorance intolérante et puissante. Je ne vous apprendrai pas que les découvertes les plus utiles ont été funestes à leurs auteurs; que la boussole, la vapeur, l'électricité comptent parmi les plus savans de nombreuses et nobles victimes; que toutes les sciences ont leurs martyrs; que les temps de progrès sont les plus féconds en généreux sacrifices. Je ne vous apprendrai pas, enfin, que la littérature elle-même, appelée à l'instruction des peuples, a eu ses ennemis, ses guerres et ses combats. On lui a disputé ses conquêtes, on lui a disputé ses droits les plus incontestables, ceux de la raison et du talent. Les représentans littéraires du progrès au 19.^e siècle, les Châteaubriand, les Lamartine, les Victor Hugo, ont été troublés dans leurs illustres veilles par les clameurs de l'envie et de l'ignorance; peut-être même ont-ils un moment douté de leur génie; mais la foi intérieure, cette foi qui révèle l'homme à l'homme, a été la plus forte, et ils ont avancé, ils ont frappé, ils

ont ému , ils ont éclairé le siècle qui les dénigrait ; et on les a vus, comme le Tasse, comme Milton, comme le Camoëns, comme La Fontaine, comme Molière, comme tous leurs aînés dans le progrès, comme tous leurs aînés dans la gloire ,

*Verser des torrens de lumière
Sur leurs obscurs blasphémateurs.*

Jeunes élèves , enfans du 19.^e siècle, enfans de la France forte et régénérée , j'ai ouvert devant vous une vaste carrière ; je vous ai dit votre mission et vos périls, le travail et le prix du travail, le présent qui vous pousse et l'avenir qui vous attend..... Marchez !



James Buchanan

Hardey Jackson Esq

—*Deville*—